

Licence Encyclopédie Spirite

Copyright (C) 2006 Encyclopédie Spirite - Mars 2006

<http://www.spiritisme.net>

spiritisme@spiritisme.net

Considérant l'objectif de base de l'Encyclopédie Spirite de mettre gratuitement à la disposition de toute l'Humanité les éléments de base du Spiritisme, les documents mis à disposition sur le site Internet de l'Encyclopédie Spirite peuvent être copiés, diffusés et utilisés dans les conditions suivantes :

1. Toute copie à des fins privées, à des fins de recherches, d'illustration ou d'enseignement est autorisée.
2. Toute diffusion ou inclusion de tout ou partie de ce document dans une autre œuvre ou compilation doit faire l'objet d'une autorisation écrite de l'Encyclopédie Spirite et doit :
 - a. Soit inclure la présente licence s'appliquant à l'ensemble de la compilation ou de l'œuvre dérivée.
 - b. Soit, dans le cas d'extraits ou de citations limitées à moins de 1000 caractères, mentionner explicitement l'origine de la partie extraite comme étant l'Encyclopédie Spirite et en indiquer l'adresse Internet, afin de permettre aux intéressés de retrouver facilement et gratuitement l'intégralité du document.
3. Cette licence qui accompagne chaque fichier doit être intégralement conservée dans les copies.
4. La mention du producteur original doit être conservée, ainsi que celle des contributeurs ultérieurs.
5. Toute modification ultérieure, par correction d'erreurs, mise en forme dans un autre format, ou autre, doit être indiquée. L'indication des diverses contributions devra être aussi précise que possible, datée, et envoyée à l'Encyclopédie Spirite.
6. Ce copyright s'applique obligatoirement à toute amélioration par simple correction d'erreurs ou d'oublis mineurs (orthographe, phrase manquante, ...), c'est-à-dire ne correspondant pas à l'adjonction d'une autre variante connue du texte, qui devra donc comporter la présente notice.

C^{te} Léon Tolstoï

RAISON, FOI, PRIÈRE

(Trois lettres)

traduit du russe par

J.- W. Bienstock

P.- V. Stock, éditeur (ancienne librairie Tresse & Stock)

27, rue de Richelieu

1902

1^{er}

...Vous me demandez en quoi consiste ma confession de foi ?

Vous avez lu l' «Exposé succinct des Evangiles», donc vous savez comment je comprends la doctrine du Christ.

Si vous désirez savoir quel est, selon moi, le sens principal de la doctrine, je vous dirai que, le sens principal de la doctrine du Christ, celui que je voudrais transmettre à tous les hommes, dans lequel je voudrais que tous les enfants fussent élevés, c'est que l'homme est venu dans ce monde, non par sa volonté, mais par la volonté de Celui qui l'y a envoyé. Et pour que l'homme sache ce que veut de lui, Celui qui l'a envoyé au monde, celui-ci a mis en lui la Raison, par laquelle l'homme, s'il le désire vraiment, peut connaître la volonté de Dieu, c'est-à-dire, ce que veut de lui Celui qui l'a envoyé dans ce monde.

Les Pharisiens et les Docteurs de notre temps disent toujours qu'il ne faut pas croire à la raison, car elle trompe, mais qu'il faut croire en eux qui ne tromperont pas. Mais ils mentent. Si l'on croit aux hommes et, comme il est dit dans l'Evangile, aux traditions humaines, alors nous tous, grimperons de divers côtés, comme des petits chiens, et sentirons la haine l'un contre l'autre, ainsi qu'il arrive toujours : le chrétien ecclésiastique hait le mahométan, le mahométan le chrétien et les chrétiens eux-mêmes se haïssent les uns les autres ; l'orthodoxe, le catholique haïssent le vieux-croyant ; le vieux-croyant, l'orthodoxe, etc. Et, si nous nous en tenions seulement à ce que nous dit la raison, nous serions tous unis, parce que chez tous la raison est la même, et c'est la raison seule qui n'empêche pas la manifestation de l'amour, attribut de l'homme.

Non seulement la Raison unit les hommes qui vivent à la même époque, mais elle nous unit aussi aux hommes qui vécurent des milliers d'années avant nous et

à ceux qui vivront après nous. Ainsi, nous profitons de tout ce qu'a produit la raison d'Isaïe, du Christ, de Bouddha, de Socrate, de Confucius, et de tous les hommes qui vécurent avant nous, crurent en la raison et la servirent. Agis envers les autres comme tu veux qu'ils agissent envers toi ; ne venge pas les injures, mais rends le bien pour le mal ; sois continent, chaste ; non seulement ne tue pas les hommes, mais ne les outrage pas ; conserve la paix avec tous, et beaucoup d'autres, tout cela est dû à la Raison, tout cela est enseigné également par le Bouddhisme, le Confucianisme, le Christianisme, le Tao-Tsée, les sages de la Grèce et de l'Egypte et par tous les hommes bons de notre temps, et tous sont d'accord en cela.

C'est pourquoi, je le répète, selon moi, le sens de la doctrine chrétienne consiste en ce qui est exprimé dans l'Evangile, par la légende des vigneron auxquel on a donné la jouissance du jardin, pour laquelle ils doivent payer le propriétaire, mais qui s'imaginent que le jardin est leur propriété; et par la légende des talents. Le sens est dans ceci : que les hommes doivent remplir la volonté de Celui qui les a envoyés dans la vie, et cette volonté consiste en ce que les hommes — comme il est dit dans un autre passage — soient parfaits comme leur Père du Ciel, c'est-à-dire s'approchent le plus possible de la plus haute perfection.

La raison nous montre aussi qu'en cela seul est la volonté de Dieu, et elle le montre si clairement qu'il ne peut y avoir aucune discussion, aucun doute. Quiconque y a réfléchi ne peut pas ne pas voir que, dans toutes les œuvres de la vie, l'homme peut rencontrer et rencontre des obstacles, et qu'il n'y a qu'une œuvre pour laquelle il n'est pas d'obstacle : celle de se perfectionner, de purifier son âme du mal et de faire le bien à tout être vivant. La mort même, qui fait cesser, arrête et prive de sens toute autre œuvre terrestre, ne fait pas cesser, n'arrête pas et n'empêche pas cette œuvre. La mort n'arrête pas, ne brise pas cette œuvre, parce que l'homme qui remplit la volonté de Celui qui l'a envoyé, en sachant que l'œuvre qu'il fait est nécessaire au Maître, la remplit tranquillement, tant qu'il a de forces pour la remplir, et il sait que la mort ne détruit ni lui-même ni son rapport envers le Maître, et que là-bas, bien que dans tout autre forme, il sera dans la même dépendance, et aura la même joie, de plus en plus grande, à participer à la vie et à l'œuvre du Maître, c'est-à-dire de Dieu.

C'est ainsi que je comprends la doctrine du Christ et c'est ainsi que je désirerais que tous la comprissent et que les enfants fussent élevés de façon à ne pas croire sur parole celui qui leur parle sur Dieu et sur la vie — ils doivent croire ce qu'ils croient, non parce qu'on le leur donne pour les paroles d'un prophète ou du Christ, mais parce que leur raison le leur dicte. La raison est plus ancienne et plus sûre que tous les écrits et traditions, elle était déjà quand il n'y avait aucune tradition, aucun écrit, et chacun de nous l'a reçue directement de Dieu.

Ces paroles de l'Évangile que tous les péchés seront remis, sauf le blasphème contre le Saint-Esprit, selon moi, se rapportent directement à l'affirmation qu'il ne faut pas croire à la raison. En effet si l'on ne croit pas à la raison qui nous est donnée par Dieu, à quoi donc croire ? Sera-ce à ces hommes qui veulent nous faire croire à ce qui ne concorde pas avec la raison qui nous vient de Dieu ?...

...Vous demandez ce qui peut donner à un homme faible, corrompu et dépravé, comme nous tous, au milieu des séductions qui nous entourent, la force de vivre de la vie chrétienne ?

Au lieu de répondre à cette question, je demanderai ce qu'elle signifie exactement ? Nous sommes si habitués à cette question qu'elle nous semble toute naturelle et compréhensible, et cependant elle n'est ni naturelle, ni compréhensible, mais tout à fait surprenante et étrange pour tout homme intelligent, non élevé dans les superstitions de la religion ecclésiastique.

Pourquoi le forgeron qui forge le fer, ou le laboureur qui laboure le champ, ne demande-t-il pas où prendre des forces pour accomplir l'ouvrage entrepris, mais le fait-il dans la mesure de ses forces ? Il se trompe, il tâche de réparer la faute commise; il est fatigué, il s'arrête, laisse le travail pour un moment, se repose et le reprend. Chaque esclave de Dieu qui tâche de vivre de la vie chrétienne — de remplir la volonté de Dieu qu'il reconnaît — n'est-il pas dans la même situation ? De même tout homme, s'il est sincère, en proportion des forces qu'il aura, vivra de la vie chrétienne, remplira la volonté de Dieu, et s'il se trompe, se corrigera ; s'il est fatigué, se reposera et de nouveau reprendra la même œuvre de sa vie, qui consistera s'approcher, dans la mesure de ses forces, de la perfection du Père Céleste, qui lui est indiquée.

La question : où prendre des forces pour la vie chrétienne ? montre seulement que l'on a convaincu les hommes qu'il existe des moyens particuliers de se procurer les forces nécessaires pour une vie bonne, sainte, sans les efforts de chaque heure, sans les luttes, les chutes, le repentir, le relèvement et de nouveau la chute et de nouveau le relèvement.

Cette superstition même, que l'homme s'approche de la perfection, non par ses efforts personnels, lents, mais qu'il peut d'un coup se purifier et devenir saint, cette superstition est une erreur des plus terribles et des plus nuisibles, et elle est propagée grandement par toutes les religions ecclésiastiques.

Les uns convainquent leurs disciples que grâce aux sacrements : baptême, confession, communion, l'homme se délivre des péchés ; les autres affirment que c'est la foi en la Rédemption — en ce que Christ-Dieu nous ait purifiés de son sang — qui nous délivre des péchés. Et les uns et les autres enseignent qu'outre tout cela, la prière suppliante, adressée à Dieu pour qu'il nous pardonne nos péchés et nous fasse bons, nous purifie aussi, sans que nous-mêmes nous efforcions de devenir meilleurs.

Cette superstition est très nuisible parce qu'elle renferme en soi la tromperie.

La première tromperie, c'est que l'homme peut devenir tout à fait pur et saint, alors que cela est impossible à l'homme vivant.

L'homme ne peut être parfait et sans péchés, il ne peut que s'approcher plus ou moins de la perfection, en mettant dans cet rapprochement tout le sens de sa vie. (Je pense même que la vie après la mort ne consistera encore que dans rapprochement vers la perfection, mais sous une tout autre forme). Dans cet effort

personnel vers la perfection est tout le sens et toute la joie de la vie. Et c'est pour, quoi si le perfectionnement s'obtenait par des moyens extérieurs, nous serions privés de l'essence même de la vie.

La deuxième tromperie, c'est que les forces de l'homme se distraient de ce qu'il lui faut faire — s'améliorer soi-même — et s'emploient à ce qu'il ne faut pas faire. Compter que les sacrements, ou la foi en la rédemption, ou la prière, aident à notre perfectionnement, c'est la même chose que si un forgeron, ayant entre les mains le fer et le marteau, et disposant d'une enclume et d'une forge embrasée, au lieu de frapper le fer à coups de marteau, ou bien tâchait d'inventer le moyen de le forger, ou bien demandait à Dieu la force de travailler.

On ne pourrait prier Dieu et inventer le moyen de se perfectionner que s'il y avait à cela des obstacles et si nous-mêmes n'avions pas assez de forces. Dans l'œuvre du perfectionnement ou de la vie chrétienne, ou de l'accomplissement de la volonté de Dieu, Dieu n'exige pas de nous ce que nous ne pouvons pas faire; au contraire, il a pris soin de nous donner tout ce qu'il nous faut pour remplir sa volonté.

Nous sommes dans ce monde comme dans une hôtellerie où le propriétaire a préparé tout ce qui nous est vraiment nécessaire, à nous, les voyageurs, et qui, lui-même, est parti en laissant des instructions sur la manière de se conduire dans cet asile temporaire. Tout ce qu'il nous faut est sous notre main; alors quel moyen avons-nous à inventer et pourquoi prier ? Il faut seulement remplir ce qui nous est prescrit. Ainsi dans le domaine spirituel, tout ce qui nous est nécessaire nous est donné, et l'affaire n'est qu'en nous.

Il est facile de comprendre que si nous voulons être d'un coup des saints, ou nous sentir justifiés et en outre être riches — nous voulons que nous et nos amis ne soient pas malades et ne meurent pas, que nos récoltes soient toujours bonnes et que nos ennemis soient anéantis — il nous faut aussi demander tout cela à Dieu, comme on le fait dans nos églises. Mais Dieu n'a voulu rien de tout cela, non seulement Il ne nous a pas prescrit d'être justes et sans péchés, mais au contraire, il nous a donné la vie dont le sens est seulement dans notre affranchissement du péché et notre rapprochement vers Lui; et il ne nous a pas destinés à être riches, exempts de maladie, immortels, mais il nous a imposé des épreuves : la pauvreté, les maladies, la mort, de nos amis et la nôtre, précisément pour nous apprendre à mettre notre vie, non dans les richesses, dans la santé, dans cette vie temporaire, mais dans son service ; et il nous a donné des ennemis, non pour que nous désirions leur perte, mais pour que nous les transformions par l'amour ; et il nous a donné une loi telle, qu'en la remplissant nous sommes toujours dans le bien. Ainsi, nous n'avons pas à inventer de moyens particuliers de salut et à prier Dieu. Tout ce qu'il nous faut nous est donné si seulement nous suivons les indications de notre conscience et de Dieu, exprimées dans l'Évangile.

La troisième tromperie est dans ceci : — et c'est pourquoi elle est surtout nuisible — que les hommes qui croient pouvoir remplir, avec leurs forces, la volonté de Dieu et vivre bons, cessent de se travailler eux-mêmes, et non seulement cessent cela, mais perdent la possibilité de se perfectionner. Il suffit

que l'homme croie qu'il ne peut faire ce qu'il lui faut faire, pour que ses bras tombent et qu'en effet il ne puisse faire le nécessaire. Il suffit que l'homme se croie malade pour qu'il le devienne. Les possédés crient parce qu'ils se croient possédés. Les alcooliques ne se corrigent pas parce qu'ils sont convaincus qu'ils ne peuvent s'abstenir. Il n'y a pas de doctrine plus immorale et plus nuisible que celle-ci : l'homme ne peut se perfectionner avec ses propres forces.

Ce raisonnement que les forces personnelles ne suffisent pas pour la vie bonne, chrétienne, mais qu'une force extérieure est nécessaire, est semblable à celui d'après lequel (je vous ai écrit à ce propos dans la première lettre) la raison n'est pas suffisante pour connaître la vérité, et que des preuves extérieures indiscutables, sont nécessaires.

Là-bas on suppose d'avance que quelque chose peut donner à l'homme la force de vivre de la vie chrétienne et de remplir la volonté de Dieu ; et ici on suppose d'avance qu'il y a quelque chose par quoi l'homme peut reconnaître sûrement que ce qu'on lui dit est une vérité indiscutable. On suppose qu'il existe un moyen quelconque, en dehors de l'effort personnel de la raison, pour connaître la vérité, et la vérité entière, parfaite. Mais c'est aussi impossible que de voir la lumière sans les yeux. La vérité est ce qui peut être reconnu par les efforts de l'intelligence et ne peut l'être par rien d'autre. En outre, la vérité reconnue par la raison humaine, ne peut jamais être parfaite, mais s'approcher plus ou moins de la vérité parfaite. Ainsi pour un homme, à un moment donné, la vérité peut être la vérité supérieure accessible, mais jamais elle ne peut être la vérité parfaite indiscutable pour tous les temps. Aucune proposition ne peut être cette vérité parfaite pour tous les temps, déjà par cela seul que la vie de toute l'humanité et de chaque homme en particulier, se passe toute dans l'attente de la vérité de plus en plus parfaite et consiste même en cela.

Cette conception instable et inepte : que la raison humaine ne peut, par ses efforts, s'approcher de la vérité, provient d'une superstition aussi terrible que celle d'après laquelle l'homme sans aide extérieure, ne peut s'approcher de l'accomplissement de la volonté de Dieu. L'essence de cette superstition est dans ce que la vérité complète, parfaite est soi-disant révélée par Dieu lui-même : pour les Hébreux, elle fut révélée sur le mont Sinaï et ensuite par les divers prophètes; pour les Chrétiens, par le Christ, par les apôtres, les conciles, l'Église; pour les Brahmanistes, par les Vedaes; pour les Bouddhistes, par le Tripithaque; pour les Mahométans, par le Coran. Cette superstition est terrible : 1° parce qu'elle déprave la conception même de la vérité; 2° parce qu'une fois reconnue pour la vérité indiscutable, pour justifier toutes ces inepties et ces monstruosité qui sont prises pour la révélation de Dieu dans les Écritures, il faut dépraver encore plus le bon sens; et 3° parce qu'en reconnaissant comme source de la vérité, la révélation extérieure impeccable, l'homme cesse de croire au seul moyen de connaître la vérité : aux efforts de sa raison. L'homme qui agit ainsi fait comme celui qui chercherait sa route, mais qui, au lieu de faire tout son possible pour la reconnaître, fermerait les yeux et se laisserait guider par le premier venu se chargeant de le conduire.

On dit : comment donc croire en la raison, quand nous voyons que des

hommes, guidés par elle, se trompent ? Les hommes guidés par la raison — les protestants — se divisent en un nombre considérable de sectes, et parfois, le même homme, en se confiant à sa raison, passe d'une doctrine à l'autre. Alors, dit-on, la raison peut se tromper et on ne peut s'y fier.

Mais pourquoi donc ? Quand l'homme croit à une chose et que sa raison ne lui montre rien de plus vrai, il reconnaît la vérité la plus haute pour lui et il a raison en la reconnaissant ; ensuite s'il conçoit la vérité supérieure, il a raison en la reconnaissant. De même il aurait raison en reconnaissant la vérité encore plus haute et plus pure. Ce que l'homme ne peut voir et ne peut s'imaginer de plus haut, de plus clair, de plus sûr, c'est pour lui la vérité. Sans doute il serait bien et très désirable que les hommes reconnussent, tous à la fois, la même vérité parfaite (pourtant la vie cesserait si cela arrivait) ; mais en admettant même que ce soit désirable, tout ce que nous désirons ne se fait pas. Il se peut que pour les hommes non spirituels, il soit désirable que les hommes n'aient pas de maladies, ou possèdent les moyens de guérir tous leurs maux, ou que tous les hommes parlent la même langue ; mais cela n'arrivera pas parce que nous nous imaginons que tous les hommes guériront grâce à notre remède, ou que tous les hommes parlent et comprennent le russe. Si nous imaginons cela, nous faisons tort à nous-mêmes, ainsi que nous nous faisons tort quand nous imaginons que la vérité entière et éternelle, nous est révélée par la tradition, par les Écritures et par l'Église. On pouvait encore s'imaginer cela au commencement du Christianisme, quand une seule religion semblait possible ; mais en notre temps, quand à côté de nous, nous pouvons voir des hommes de croyances les plus diverses qui tous s'imaginent que la vérité absolue, éternelle leur est révélée, à eux, et non à nous, — croire que c'est précisément nous, nés dans cette religion, qui possédons la vérité entière, comme se l'imaginent les Bouddhistes, les Mahométans, les Tao-Tsistes et autres — est surtout absurde.

Une idée aussi mensongère est surtout nuisible parce que plus que toute autre, elle divise les hommes. Les hommes devraient s'unir de plus en plus comme l'enseigne le Christ, et comme nous le montrent notre raison et notre cœur, et les doctrines sur les révélations désunissent le plus les hommes.

En outre, il faut encore comprendre que si l'homme croit en la révélation, il n'y croit que parce que sa raison lui dit qu'il faut croire à telle ou telle révélation : mahométane, bouddhiste, chrétienne.

Le voulons-nous ou non, sans la raison, aucune vérité ne peut entrer dans l'âme de l'homme. La raison, c'est comme le blutoir ou le tamis adapté à la batteuse ou au van, de sorte qu'on ne peut recevoir le grain que par le blutoir.

Peut-être laisse-t-il passer de la balle, mais il n'y a pas d'autre moyen de recevoir le grain, et si nous nous imaginons qu'en nous peut passer le grain pur sans le tamis, nous nous trompons nous-mêmes et nous nous nourrissons de balle au lieu de blé ; c'est ce qui a lieu avec les ecclésiastiques.

Ainsi il ne faut pas se figurer que tout se fait comme nous le voudrions, mais il faut comprendre que tout se fait comme Dieu l'a décidé. Et la vie humaine est établie par Dieu de telle façon, qu'on ne peut connaître toute la vérité, mais

s'approcher sans cesse vers elle, et de plus en plus, en reconnaissant plus clairement la vérité unique.

Vous me demandez encore mon opinion sur la personnalité du Christ, si je le crois Dieu ; sur sa naissance ; sur la vie d'outre-tombe, sur ce que je comprends par Pharisiens et Docteurs et sur la communion.

Je crois que Christ est un homme comme nous tous, mais le considérer comme Dieu me semble le plus grand des sacrilèges et la preuve la plus évidente du paganisme. Reconnaître Christ comme Dieu, c'est nier Dieu.

Je crois que le Christ est un homme, mais je crois sa doctrine divine, comme exprimant les vérités divines. Je ne connais pas de doctrine supérieure, elle m'a donné la vie, et autant que je le puis, je tâche de la suivre.

De la naissance du Christ je ne sais rien, et n'ai besoin de rien savoir.

Sur la vie d'outre-tombe, nous savons qu'elle existe, que la vie ne finit pas avec la mort; mais quelle sera cette autre vie, nous ne le savons pas, parce qu'il ne faut pas le savoir.

Par pharisiens j'entends principalement le clergé; par docteurs, les savants qui ne croient pas à Dieu. Quant à manger le corps et boire le sang, je pense que ce passage de l'Évangile est le moins important et signifie, ou l'adoption de la doctrine, ou le souvenir; mais ce n'est important ni dans l'un ni dans l'autre cas, et cela ne signifie jamais ce que croient les fanatiques de l'Église.

J'ai exposé, comme je l'ai pu, ma conception de ce passage dans l' « Exposé succinct des Évangiles »...

3^e

... Dans ma dernière lettre, j'ai écrit sur l'inutilité de la prière, tant pour la réalisation de nos désirs relatifs aux événements du monde extérieur et du monde intérieur, que pour notre perfectionnement. Je crains que par ma faute, vous ne me compreniez pas comme je le voudrais, et c'est pourquoi j'ajouterai ici quelque chose sur ce sujet, c'est-à-dire sur la prière.

Pour les événements extérieurs : pour qu'il y ait de la pluie, pour qu'un homme que j'aime vive, pour que je sois bien portant et ne meure pas, on ne peut prier, parce que ces événements ont lieu selon des lois établies par Dieu une fois pour toutes et telles que, si nous agissons comme il faut, elles nous sont toujours bienfaisantes. C'est comme si un homme bon me construisait une maison avec des murs solides et un toit me protégeant, et que moi, par caprice, je voudrais élargir les murs ou les changer de place et prierais pour cela; et sur son perfectionnement intérieur on ne peut prier, parce qu'on nous a donné tout ce qu'il nous faut pour nous perfectionner et qu'on n'y peut rien ajouter.

Mais ce fait que la prière suppliante n'a pas de sens, ne signifie pas qu'on ne peut pas et qu'il ne faut pas prier. Au contraire, je crois qu'il est impossible de vivre bien sans la prière, et que la prière est une condition nécessaire de la vie bonne, tranquille et heureuse. Dans l'Évangile il est indiqué comment il faut prier

et en quoi doit consister la prière.

En chaque homme, il y a l'étincelle de Dieu, l'esprit de Dieu, chaque homme est un fils de Dieu. La prière consiste à s'abstraire de tout le monde — de tout ce qui peut distraire nos sentiments (les Mahométans font très bien, lorsqu'en entrant dans la Mosquée, ou en commençant à prier, ils ferment avec leurs doigts, les yeux et les oreilles) — à exciter en soi le commencement divin. Pour cela, la meilleure chose est celle qu'enseigne le Christ : entrer seul dans une cellule et s'enfermer, c'est-à-dire, prier en plein isolement, que ce soit dans une cellule, dans une forêt ou dans un champ. La prière consiste, en renonçant à tout le monde extérieur, à exciter en soi la partie divine de son âme, à se transporter en elle, et par son intermédiaire, à entrer en communion avec Celui dont elle est une partie, à se reconnaître l'esclave de Dieu et à contrôler son âme, ses actes, son désir, selon les exigences, non des conditions extérieures du monde, mais de cette partie divine de l'âme.

Et une telle prière n'est pas l'attendrissement oisif et l'excitation qui produit la prière en commun avec les chants, les tableaux, les lumières, les sermons, mais elle aide toujours à la vie, en la changeant, en la dirigeant. Une telle prière est une confession, le contrôle des actes anciens et l'indication de la direction des actes futurs. Supposons qu'on m'ait blessé et que je nourrisse de la malveillance envers l'homme qui m'a blessé et lui désire du mal, ou que je ne désire pas lui faire le bien que je puis ; ou que j'aie perdu mes biens ou une personne chère; ou que je vive en désaccord avec ma religion. Si je ne prie pas comme il faut, mais continue à vivre distraitemment, je ne me débarrasse pas de ce sentiment pénible de malveillance envers le meurtrier, de même la perte des biens ou de la personne aimée empoisonne ma vie, et en ne voulant pas agir comme ma conscience me l'ordonne, je serai malheureux. Mais si, moi-même, je me contrôle en face de Dieu, tout changera : j'accuserai moi et non l'ennemi et je chercherai l'occasion de lui faire du bien ; j'accepterai mes pertes comme une épreuve et tâcherai de les supporter avec soumission, et en cela je trouverai la consolation ; je me rendrai compte de mes actes ; je ne me cacherai pas comme auparavant le désaccord de ma vie et de ma religion, mais je tâcherai, en me repentant, de les unifier, et dans cette tâche, je trouverai la tranquillité et la joie.

Mais vous me demandez : En quoi doit consister la prière ? Le Christ nous a donné le modèle de la prière : Pater noster ; et cette prière qui nous rappelle et que le sens de notre vie est d'accomplir la volonté du Père, et nos péchés les plus ordinaires : la condamnation et la non absolution de nos frères, et les principaux dangers de notre vie : les séductions, reste jusqu'à nos jours, la prière la meilleure et la plus complète de toutes celles que je connais.

Mais outre cette prière, la vraie prière, faite dans l'isolement, comprend encore tout ce qui, dans les paroles des sages et des saints, ou dans nos propres paroles, rend notre âme à la conscience de son commencement divin, à l'impression plus vivante et plus claire des exigences de notre conscience, c'est-à-dire de la nature divine.

La prière c'est le contrôle, selon les exigences supérieures de l'âme, de mes actes passés et présents.

Ainsi, non seulement je ne nie pas la prière isolée et qui rétablit la divinité de l'âme, mais je la crois la condition nécessaire de la vie spirituelle, c'est-à-dire de la vraie vie.

Je m'étonne souvent que puisse exister cette prière en commun et suppliante parmi les hommes qui s'appellent chrétiens, quand le Christ a dit nettement et absolument : qu'il faut prier isolément et ne rien demander parce que «... Votre Père sait de quoi vous avez besoin, avant que vous le lui demandiez. »

Pour moi-même, je vous dirai — sans penser que ce soit bien pour tout le monde et que chacun doive le faire — que j'ai, depuis longtemps, pris l'habitude de prier dans l'isolement, chaque jour, le matin. Et ma prière quotidienne est celle-ci Notre Père qui es aux cieux, ton nom soit sanctifié. Puis j'ajoute de l'évangile de Jean : Ton nom est l'Amour, Dieu est l'Amour. Celui qui aime demeure en Dieu et Dieu en lui. Nulle part on ne voit Dieu, mais si nous nous aimons l'un l'autre; Il demeure en nous, et son amour est en nous. Si quelqu'un dit : « j'aime Dieu », mais hait son frère, il ment, car celui qui n'aime pas son frère qu'il voit, comment peut-il aimer Dieu qu'il ne voit pas ? Frères, aimons-nous les uns les autres, l'amour vient de Dieu, et quiconque aime, vient de Dieu, et il connaît Dieu, parce que Dieu c'est l'Amour.

Ton règne vienne, et j'ajoute : cherchez le royaume de Dieu et sa vérité et le reste vous sera donné par surcroît. Le royaume de Dieu est en vous.

Ta volonté soit faite sur la terre comme au ciel. Et avec cela je me demande : est-ce que je crois vraiment que je suis en Dieu et Dieu en moi ? Est-ce que je crois que la vie m'est donnée pour augmenter en moi l'amour ? Je me demande : Est-ce que je me souviens qu'aujourd'hui vivant, demain je serai mort ? Est-il vrai que je ne veux pas vivre pour la lubricité personnelle et pour la gloire humaine, mais seulement pour accomplir la volonté de Dieu ? Et j'ajoute la parole du Christ, des trois Évangiles : Que ta volonté soit faite et non la mienne, non ce que je veux, mais ce que tu veux, et non comme je veux, mais comme tu veux.

Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien. J'ajoute : ma nourriture c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé ; et pour faire Sa volonté résigne-toi, prends ta croix chaque jour et suis-moi.

Prenez mon joug et apprenez de moi la douceur, l'humilité du cœur, et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est le bien et mon fardeau est léger.

Pardonné-nous nos péchés, comme aussi nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. J'ajoute : Votre Père ne vous pardonnera pas vos péchés si chacun de vous ne pardonne à son frère tous ses péchés.

Et ne nous induis pas dans la tentation. J'ajoute : Prends garde aux tentations de la lubricité, de l'ambition, de la haine, de la gourmandise, de l'adultère, de la gloire humaine. Ne fais pas l'aumône devant les hommes, mais que ta main gauche ignore ce que donne ta main droite. Celui qui prend la charrue et se retourne n'est pas prêt pour le royaume de Dieu. Réjouis-toi d'être offensé, insulté.

Mais délivre-nous dû malin. J'ajoute : Prends garde au mal qui sort de ton cœur : les pensées mauvaises, le meurtre (chaque malveillance envers l'homme), les vols (la jouissance de ce que tu n'as pas gagné), l'adultère (même en pensées), le faux -témoignage, les calomnies.

Et je termine ma prière par les paroles de Jean : « Et nous savons que nous sommes venus de la mort dans la vie, si nous aimons notre frère. Celui qui n'aime pas son frère n'a pas la vie éternelle qui demeure en lui. »

Je prie ainsi chaque jour en adaptant à mes besoins et à mon état d'âme les paroles de cette prière ; parfois plus cordialement, quelquefois moins.

Mais, outre cette prière, je prie encore quand je suis seul avec moi. Je lis les pensées des sages et des saints, et je pense en cherchant devant Dieu ce mal qui est dans mon cœur, et je tâche de l'arracher.

Je tâche aussi de prier dans la vie, quand je suis avec les hommes et quand les passions me gagnent. Puis, ici, j'essaye de me rappeler tout ce qui s'est passé dans mon âme pendant la prière isolée, et plus la prière est sincère, plus facilement je me retiens du mal.

Voilà tout ce que je voulais vous dire sur la prière, afin que vous ne pensiez pas que je la nie.

Votre frère,

Léon Tolstoï.

Moscou, 8 janvier 1901.

APPENDICE

1) LA MALADIE DE LEON TOLSTOÏ

Au mois de juillet dernier, le monde intellectuel suivait avec anxiété la marche de la maladie de Léon Tolstoï : à plusieurs reprises on put craindre une issue fatale. Dans les journaux, il y eut des nouvelles de la santé de l'illustre écrivain, mais rien de précis ni de coordonné. Grâce à M. Tchertkoff, nous connaissons maintenant, jour par jour, l'aspect de la maladie et l'état d'esprit du malade.

Le 2/15 juillet, M. Tchertkoff reçut inopinément de Toula, ce télégramme : « Tolstoï dangereusement malade. Fièvre. Grande faiblesse. État très grave. » Une lettre qui suivit, donnait des détails. Tolstoï tombé malade le 27 juin (vieux style), après une promenade au village de Babourino distant de cinq verstes d'Yasnaïa-Poliana. Toute la nuit il souffrit ; toutefois, le lendemain, il passa la plus grande partie de la journée sur le balcon et il écrivit à M. Tchertkoff une remarquable lettre sur le néomalthusianisme, à propos d'un opuscule anglais. Des extraits de cette lettre ont été introduits par Tchertkoff dans la brochure « Sur la question sexuelle. »

Le 29 juin, encore fortement indisposé, il sortit pour se promener ; mais à peine

avait-il franchi les portes du jardin qu'il défaillit, et il serait tombé sans l'aide de sa fille Marie (princesse Obolenskaia) : elle étendit par terre le manteau de Tolstoï ; le malade s'y allongea pour se reposer. Pour la première fois, on remarqua chez lui l'irrégularité des battements du cœur, irrégularité qui, pendant une semaine, inspira les craintes les plus vives.

Malgré la gravité du mal, aussitôt rentré à la maison, Tolstoï dicta à ses enfants les corrections de son article l'Unique Moyen ; mais il parlait avec difficulté, et bientôt se sentit las. A sa famille, qui lui demandait, s'il allait mieux, il répondit : « Oui, tout va bien », ce qu'il répond toujours quand sa santé est mauvaise.

Le 1/14 juillet, on dut mander télégraphiquement tous ses enfants auprès de lui. Pendant quelques jours, le pouls indiqua de 100 à 150 pulsations ; la température parfois assez élevée, s'abaissa par moments jusqu'à 35° centigrades, — variations motivant une déperdition de forces qui effrayait famille et médecins. « A son âge, disaient ceux-ci, c'est le commencement de l'agonie. » S'adressant à l'un des siens : « La voiture est à la porte », dit le malade. Mais, dans la soirée, il y eut un mieux sensible ; de nouveau on reprit l'espoir.

De tous côtés étaient accourus à Yasnaïa-Poliana parents et amis. « La maison est pleine de monde, et cependant elle est calme extraordinairement, comme si tout était mort », écrit-on à Tchertkoff. Le 3 juillet, il fut particulièrement faible et calme, ce qui sembla à sa famille marquer l'approche du dénouement. Ce même jour, le docteur diagnostiquait une pleurésie.

A peine Tolstoï pouvait-il parler. Pourtant il dit à sa femme : « Je suis à un carrefour ; sur l'un et l'autre chemin il fait bon à marcher. »

Le soir venu, une amélioration se manifestait et Tolstoï dictait quelques lettres et, pour Tchertkoff ce télégramme : « Amélioration sensible; espoir de rétablissement. » Il parla non sans animation de certaine lettre que lui avait adressée un Hindou, s'enquit de son dernier article et, en général, se montra si plein de courage que dans la maison tout le monde en fut réconforté.

Pendant toute sa maladie, il eut l'esprit parfaitement lucide. Conscient du danger qu'il avait couru le 4 juillet, — il disait à un ami : « Voilà : la voiture était déjà prête ; il ne me restait plus qu'à y monter et à partir, mais subitement les chevaux sont rentrés à l'écurie : la voiture était décommandée. C'est dommage, car la route était magnifique ; et maintenant, quand il faudra partir, peut-être sera-t-elle raboteuse. »

Le 6 juillet, d'Yasnaïa-Poliana, on mande à Tchertkoff : «... Léon Nicolaïévitch garde toujours le lit; se lever pour un moment ou changer de lit suffit pour le harasser... Aujourd'hui il dicta les corrections de son article l'Unique Moyen, qui était à peu près au point; puis il a lu l'Histoire des Religions et a parlé des religions antiques de l'Inde; enfin il a parcouru quelques journaux et s'est emporté contre son vieil ennemi Napoléon, au sujet de qui il venait de lire un article du *Novoïé Vrémiâ*. Il m'a dit qu'en cherchant à se rappeler les circonstances dans lesquelles est née son antipathie envers les gouvernements, il s'est convaincu qu'elle date de la période où il préparait Guerre et Paix et où, par conséquent, il étudia ce personnage répugnant, répugnant comme chef d'armée, comme

empereur, comme homme privé. Parmi les contemporains, Guillaume II produit sur lui la même impression, non seulement avec ses discours, mais même avec ses dessins... »

Le 11 juillet, on écrit à Tchertkoff : « Léon Nicolaïévitch s'est levé et a marché à pas lents par les chambres... Il dénomme sa guérison : l'ajournement. Il en est même un peu mécontent : il était si bien, expose-t-il; avec tant de facilité il avait gravi la haute montagne et ouvrait la porte qui conduit là-bas. »

Malgré sa faiblesse physique, Léon Nicolaïévitch travaille sans cesse aux questions qui l'intéressent; il vient d'achever quelques travaux littéraires, commencés depuis longtemps. Dans les lettres adressées à ses amis et dans la conversation il considère toujours sa dernière maladie comme un temps heureux où il sentait, et avec joie, la vie spirituelle se délivrer de la vie animale, et où tout ce qui auparavant lui semblait difficile à résoudre se résolvait pour lui si facilement, par la panacée générale spirituelle : la condamnation de soi-même, l'humilité, l'amour... »

Les amis de Tolstoï l'ont persuadé de partir en Crimée pour dissiper par le changement d'air les fièvres intermittentes dont il souffre. Bien qu'il y ait consenti, il est très indifférent à ce voyage : « Je sens si vivement, dit-il, le grand voyage que je fais et dont je parcours la dernière étape, que le changement du moyen de locomotion m'occupe fort peu. »

2) PENSEES INEDITES SUR LA MALADIE ET LA MORT, ÉCRITES PAR L. TOLSTOÏ IL YA ENVIRON DIX ANS

La souffrance et l'arrêt des occupations que nous éprouvons grâce aux maladies, proviennent non des maladies elles-mêmes, mais de notre rapport envers la mort.

« Si nous reconnaissons que la mort est le terme nécessaire de notre existence corporelle, et que dans cette fin future, de même que dans la continuation de cette vie, il n'y a rien ni bon, ni mauvais, alors les souffrances cessent d'être tourmentantes, et ne font pas d'obstacle à la vie.

« Si l'homme ne doutait nullement de la continuation de sa vie après la mort, alors toutes les maladies ne se présenteraient à lui que comme la condition du passage d'une forme de la vie dans une autre, d'un passage plutôt désirable que redoutable, alors il supporterait les souffrances de la maladie comme il supporte la souffrance de la tension du travail, qui, comme nous le savons, se finira par le bien. Et il n'y aurait ni souffrances, ni conscience de la cessation de l'activité, parce que, pendant les souffrances nous aurions un but défini — nous préparer au nouvel état.

« Et nous tous pouvons éprouver qu'il en est ainsi.

« Mais comment les hommes ne souffriraient-ils pas terriblement, quand toute leur vie consiste en tentatives de réaliser, en ce monde, des désirs d'avenir, dans

le désir perpétuel que l'avenir vienne au plus vite, et quand ils savent cependant qu'à la fin de cet avenir il y a ce qu'ils craignent tant, ce à quoi ils n'osent pas même penser, la mort ? Comment les hommes pourraient-ils ne pas souffrir, se trouvant toujours dans cette contradiction intérieure, quand arrive la maladie qui amène derrière elle la mort. De là le tourment des souffrances, de là ce que nous appelons, pendant toute la maladie, la cessation de la vie. »

« Ah ! si l'on pouvait ne pas oublier un instant la mort dans laquelle, à chaque moment, on peut glisser. Si l'on se souvenait qu'on n'est pas sur un plateau, mais qu'on roule sans cesse en se heurtant, en dépassant et en étant dépassé là-bas, derrière le voile qui nous cache tous ceux qui s'en vont, et qui nous cachera de ceux qui resteront ! »

Si l'homme se souvenait toujours de cela, alors comme il serait joyeux et facile de vivre tous ensemble, là-bas, sur la même pente, dans la volonté du même Dieu, sous le pouvoir duquel nous étions, nous sommes et serons après et toujours.

Souvent je pense bien, mais je pense sans prendre en considération la mort, et cette pensée est légère, vide. Souvent je vis bien, mais je vis sans attendre la mort et c'est une vie légère, vide.

La vie est un talent qui m'est donné pour mon perfectionnement; on ne peut penser à la mort et vivre avec cette pensée qu'en se souvenant qu'il n'y a qu'une œuvre — ne rien écrire, n'aider à rien, ne rien faire hors de soi, sauf une chose : élever sa vie pour la rendre, quand le Maître voudra la reprendre, meilleure et plus grande que nous l'avons reçue.

Cela ne paraît étrange que si l'on peut se représenter le chemin de la vie en dehors de l'amour envers les hommes et par suite en dehors du service aux hommes ; l'amélioration de la vie et le service aux hommes, c'est la même chose, considérée seulement de côtés différents.

« L'unique Moyen » est la, dernière œuvre du comte Léon Tolstoï; il la dicta pendant sa, récente maladie, car les souffrances physiques les plus aiguës ne parvinrent point à terrasser sa puissante pensée.

J.-W. B.

15 septembre 1901.